

MERS-EL-KEBIR.(V. les numéros 52 et 53 de la *Revue*)

V.

Razia d'Aïn Messerguin et déroute de Fistel.

Pendant les trois années qui précédèrent la prise d'Oran par les Espagnols (de 1506 à 1509), les Mores insoumis des plaines voisines de Mers-el-Kebir ne cessèrent d'incommoder cette place, d'infester les environs, dressant des embuscades aux chrétiens lorsque ceux-ci allaient à l'eau, au bois ou menaient les animaux au pâturage. Les Mores pacifiques, alliés du gouverneur depuis qu'ils en avaient reçu l'aman au mois de mars 1507, n'étaient pas moins molestés par ces populations hostiles.

Après le retour du marquis, vers la fin de mai 1507, les 5,000 hommes promis par la Reine arrivèrent et furent installés du mieux que l'on put dans la place. Avec ce renfort et ce qu'il avait de monde d'ailleurs, le gouverneur songea à tenter l'escalade d'Oran. Il comptait, à la faveur d'une nuit d'hiver et d'un profond silence, y arriver inaperçu par la montagne, puis appliquer les échelles aux murailles par les derrières de la vieille Casba. Il en avait même dressé tout le projet, d'après les études nocturnes faites par ses adalid ou explorateurs. Le brave marquis pensait imiter en cela Domingo Muñoz, son neuvième aïeul, qui prit ainsi la ville de Cordoue, et deux autres valeureux capitaines, qui escaladèrent (avec un même succès les remparts de) Huesca et d'Alhama, au royaume de Grenade. Et, véritablement, il aurait réussi dans son dessein, s'il n'avait point perdu (de la manière que l'on va dire) la troupe qu'il y voulait employer.

En attendant (l'entreprise d'Oran), il voulut tenir son monde en haleine et l'habituer à guerroyer contre les Mores, au moyen d'une expédition qu'il décida d'après le rapport d'un certain espion, contrôlé par les informations de ses explorateurs. Les renseignements obtenus à cette double source lui annonçaient que sur le cours d'un ruisseau appelé Mazarguin (Messerguin), à trois

lieues de Mers-el-Kebir et à deux d'Oran (1), au pied méridional du Guiza, un grand douar hostile de la tribu de Gamara était alors campé. Ce fut contre eux que le marquis dirigea sa razia, pour le motif déjà expliqué, et aussi afin de se ravitailler de viande sur pied. Il sortit donc avec la majeure partie de ses forces, laissant la place aux soins de Ruy Diaz, de Antequera, et de Fernandez Holguin, de Malaga, ainsi que d'autres capitaines et gens de garde.

La colonne se mit en route après l'*Ave maria*, dans la nuit, le 6 juin 1507, au milieu de l'obscurité d'un épais brouillard qui couvrait la montagne par où l'on devait passer. Avec le marquis de Comarès, marchait son parent et lieutenant, Martin de Argote et beaucoup d'autres capitaines et chevaliers de l'Andalousie. On commença à gravir la montagne par son meilleur passage, cheminant par files comme les grues, car on ne pouvait aller autrement ni rompre l'épaisse broussaille qu'il y avait alors en cet endroit; on était arrivé sur la crête, au lieu appelé la Petite Lagune (la Lagunita), lorsque le marquis (dans un moment d'hésitation), eut la pensée de retourner sur ses pas; il avait réfléchi qu'il s'éloignait beaucoup de sa base d'opération et s'engageait au cœur d'une contrée montagneuse, en plein terrain ennemi.

Cependant, il se décida à continuer sa route. Guidé par les espions, son monde marchait en profond silence, afin de ne pas être entendu par les Mores. On avançait, rompant les buissons à grand'peine, au milieu de défilés, à travers des halliers de cystes, de sables et autres broussailles, dont ces pentes étaient couvertes alors.

Comme on avait hâté le pas, parce que la nuit était courte, on arriva à l'aurore, le lundi 7 juin, au douar que l'on voulait razer. L'ennemi ayant été cerné, on put faire un grand nombre de prisonniers de tout âge et des deux sexes, tuant quiconque se défendait; on s'empara aussi de tout le grand et petit bétail, sans

(1) Messerguin, selon le Dictionnaire-Outrey, est à 15 kilomètres d'Oran, sur la route de Tlemcen; et, d'après les *Itinéraires*, à 17 kilomètres. En tout cas, il est à plus de deux lieues, fussent même des lieues espagnoles, c'est-à-dire des lieues plus longues que les nôtres.

se préoccuper d'autres dépouilles. Car la peine de mort avait été portée, la veille, par le marquis, contre tout individu qui s'embarrasserait d'effets, etc. Dans cette occasion, les Mores tuèrent ou blessèrent quelques chrétiens peu accoutumés à ces sortes de mêlées où on lutte corps à corps.

On commença ensuite à reprendre la route de Mers-el-Kebir : les Espagnols poussaient en avant le bétail qui était nombreux et beau, ainsi que quelques chevaux et bêtes de somme ; outre les captifs, attachés par couples. L'avant-garde, conduite par Martin de Argote avec les gens de Mers-el-Kebir, tous pratiqués (du terrain), précédait et guidait le troupeau. Le Marquis se tenait à l'arrière garde, ralliant et animant son monde qui combattait les Mores ; ces derniers s'approchaient pour lancer des javelots, non-seulement ceux qui avaient échappé au sac du douar, mais beaucoup d'autres des environs, de Temecelme et Aguas blancas (1). Le marquis, voyant qu'on ne pouvait passer avec la prise dans le chemin par lequel on était venu, envoya dire à Martin de Argote de prendre par une route plus dégagée de broussailles ; ce qui fut cause qu'on appuya à droite vers Oran, au lieu dit « La cîme et le tertre de la Cuve » (Lo alto y Loma de la Tinaja), en vue de la plaine d'Oran et à une lieue de cette ville, où arriva aussitôt le bruit des armes avec la nouvelle que les chrétiens de Mers el-Kebir avaient franchi la montagne, fait une razia dans la plaine de Messerguin et qu'ils étaient actuellement en retraite (2).

Là dessus, la cavalerie d'Oran commença d'accourir et elle rencontra les chrétiens sur le Mamelon de la Cuve où elle en-

(1) Il s'agit sans doute ici de *Tensalmet*, localité du territoire de la commune de Messerguin, qui a été jadis le théâtre d'un brillant combat de cavalerie entre nos spahis et les Arabes, avant de devenir un paisible établissement agricole. Quant à *Aguas blancas*, ou Eaux blanches, c'est la traduction littérale de *Ma el-Abiod*, nom d'une plaine qui se trouve sur la route d'Oran à Tlemcen, entre Messerguin et Temouchent.

(2) La plupart des nombreux noms de localités cités dans ce récit de Suarez manquent sur les cartes. Cependant, on peut, avec la connaissance du point de départ et celle de l'objectif, jointe à quelques circonstances dudit récit, se rendre compte de la ligne de retraite suivie par les Espagnols, qui très-probablement ont dû passer un peu à gauche de Yefri, non loin des sources du ruisseau d'Oran, dit improprement *Ras el-Aïn*.

leva d'abord le troupeau à Martin de Argote et, à ses éclaireurs, qui n'avaient pas peu à faire de défendre leurs propres personnes. Tous, réunis au marquis, s'appuyèrent au ravin (Rambla), appelé *El Fistel* ; la montagne était alors couverte de brouillard. Là, survint le reste des Mores d'Oran et des alentours, c'est-à-dire, plus de 7,000 cavaliers et une infinité de gens à pied. Cependant, il n'y avait pas beaucoup d'armes à feu, non plus que d'arbalètes dans cette foule, et si ce n'est entre les mains de quelques Morisques Mudejarès qui, d'Espagne, avaient passé à Oran fort récemment ; il s'y trouvait quelques espingoles (grandes arquebuses) et des escopettes, comme en avaient les écumeurs de mer, en tout 200 armes à feu et autant d'arbalètes. Le surplus de cette *morisme* (1) était armé de longues lances à deux mains (de à manteniante) et d'autres plus petites de jet, javelots (gor-guzas pasables), comme ont coutume d'en porter les fantassins et cavaliers d'Afrique. Cette tourbe, en arrivant chargeait en toute hâte sur les chrétiens qui gravissaient la montagne en vue (à la asomada) du ravin de *Fistel* qu'ils laissaient toujours à main gauche de leur route, ayant déjà derrière eux le mamelon de la Tinaja. Attaqués de la sorte, les Espagnols se mirent bravement en défense, sentant qu'ils n'avaient plus d'aide à espérer que du ciel et de leurs bras ; c'est ainsi que s'engagea une lutte ardente où l'on combattait corps à corps, les uns pour reprendre le butin, les autres pour le conserver. Mais, enfin, les chrétiens furent assaillis de toutes parts, sur un terrain que leur pied n'avait jamais foulé et où ils ne pouvaient se secourir mutuellement, au milieu de broussailles inextricables et d'un épais brouillard ; il leur fallut donc abandonner les captifs qu'ils menaient, les mains attachées, au milieu de la colonne en désordre. Car celle-ci marchait à files rompues et ne pouvait se former régulièrement, à cause de l'âpreté du sol et de l'étranglement des passages.

L'abandon des prisonniers augmenta l'ardeur des Mores au

(1) Le traducteur a pris la liberté de franciser le mot *morisma*, qui se dit d'une grande troupe de Mores, l'expression pouvant rencontrer un assez fréquent emploi dans l'histoire de ce peuple.

combat, bien loin de la diminuer ; les Espagnols furent alors serrés de beaucoup plus près, avec plus de résolution, et assourdis par les grands cris que les Musulmans ont l'habitude de pousser dans de semblables occasions de guerre. Nos malheureux compatriotes, quoiqu'ignorant tout-à-fait les localités, s'efforçaient de trouver une route libre qui les conduisit à Mers-el-Kebir, ou bien ils affrontaient courageusement l'ennemi. Avec cette tête de colonne marchait Martin de Argote qui, comme on l'a dit, allait en avant, montrant le chemin avec ses adalid et ses vieux soldats de la garnison du fort. (Quand il vit l'armée sérieusement compromise), il se rabattit avec son monde sur l'arrière-garde pour couvrir le marquis que les Mores attaquaient bravement de près, car ils l'avaient reconnu pour le chef au guidon et étendard major qui l'accompagnait.

A ce moment les chrétiens s'engagèrent dans le ravin de Fistel, qu'ils avaient à leur gauche, avec la pensée de se couvrir (des escarpements) pendant la marche ascensionnelle de l'armée vers le sommet de la montagne (1).

Cette manœuvre fut, au contraire, la cause de leur perte, parce que le fond du ravin était étroit et tout hérissé de broussailles, surtout à cette époque : de telle sorte qu'on ne pouvait rompre (ce fouillis de végétation), encore moins s'y déployer régulièrement ni s'aider les uns les autres : tandis que les Mores, qui tous connaissaient les sentiers (latéraux par lesquels on y débouchait) coupaient facilement le chemin aux Espagnols qu'ils lardaient, tout à leur aise, à coups de lance, aidés en cela par le brouillard toujours subsistant et qui était le plus grand inconvénient que les nôtres eussent à endurer.

Le marquis, sur qui retombait tout le poids et le souci de la situation, allait sans cesse d'un endroit de la colonne à l'autre ; il animait son monde et combattait vaileusement de sa personne ; son parent et lieutenant, Martin de Argote, était toujours à ses

(1) Le texte dit : En que, los cristianos se fueron arrimando à la rambla que llevaban por la mano siniestra, entendiendo fortificarse en ella, caminando como tan para subir à la sierra. Ici, le mot à mot eût été obscur : il fallait s'inspirer de l'ensemble du récit et paraphraser.

côtés, ainsi que d'autres capitaines et vassaux, domestiques (1), de sa maison, qui tous firent ce jour là de merveilleux faits d'armes et donnèrent des preuves de leur courage personnel dans cette poursuite acharnée qu'ils soutenaient devant leur seigneur et capitaine général. A ce sujet, des vieillards dignes de foi nous ont certifié que le marquis lui-même, bien que vieux déjà, faisait face aux Mores et se jetait dans leur troupe comme un lion enragé, déployant les forces et la valeur d'un jeune homme. Mais comme les ennemis pesaient beaucoup sur nos troupes et que leurs charges réitérées devenaient de plus en plus vigoureuses, ils finirent par rompre les chrétiens et les mettre tout-à-fait en déroute, les passant pour la plupart au fer de la lance. Après avoir tué le cheval du marquis, ils l'auraient certainement tué lui-même, s'il n'avait pas été efficacement protégé par les bonnes pièces de son armure, salade, épaulière et cuirasse. (Dans cette circonstance difficile) un page de lance, à lui, et qui portait son fanion, Luys de Cardenas, mit vivement pied à terre, et, cédant son propre cheval, aida son général à monter dessus, l'exhortant à se mettre promptement en sûreté avant d'être remarqué par les Mores, alors engagés, pour la plupart, dans le carnage de la bataille. Le même avis et le même secours lui furent donnés par Martin de Argote, qui était toujours à ses côtés. Ils firent donc retraite tous trois, avec trois ou quatre cavaliers, à la faveur du brouillard. Cependant, ils étaient encore poursuivis par une vingtaine de Mores qui les serraient de près, ce que voyant, Martin de Argote et un de ceux qui se trouvaient là, Joan Nuñez, ils dirent au marquis de Comarès : « Seigneur, enfoncez les épe-
 » rons dans le ventre de votre cheval et gagnez Mers-el-Kebir,
 » s'il se peut, pendant que nous allons faire face à ces Mores
 » et leur donner de l'occupation. Dussent-ils nous tuer, le
 » mal sera moins grand que si c'était votre Seigneurie. »

Là dessus, Don Martin et son compagnon se retournèrent sur l'ennemi avec une bravoure furieuse; déjà, ils en avaient tué trois ou quatre, lorsque dans une charge, faite par de nouveaux indi-

(1) A l'époque où écrivait Suarez, le mot *domestique* n'avait pas encore le sens restreint et humiliant qu'il présente de nos jours.

gènes, qui étaient venus grossir le groupe des poursuivants, Joan Nuñez perdit la vie et Martin de Argote fut pris. Avant cela, d'autres Mores avaient capturé Luys de Cardenas, ce page qui avait donné son cheval au marquis; et l'homme qui le fit prisonnier lui avait coupé la figure d'un coup de yatagan, qui allait du nez à l'oreille, blessure dont il faillit mourir pendant sa captivité à Oran. D'autres prisonniers furent aussi conduits dans cette même ville, mais seulement des gens de qualité; car l'ennemi s'acharnait à tuer tout le reste, et pas un seul Espagnol de cette dernière catégorie n'aurait échappé, si les morisques Mudejarès ne s'étaient écriés au plus fort de la bataille : « Prenez donc les » chrétiens, mais ne les tuez pas; vous gagnerez plus à les rançon- » ner qu'à rougir le fer de vos lances dans leurs corps qui sont » déjà rendus. Les Mores de Grenade faisaient des prisonniers » dans leurs guerres contre les chrétiens et ils trouvaient plus » de bénéfices dans les rachats qu'à répandre le sang des infi- » dèles. »

Ces paroles décidèrent les gens d'Oran à faire prisonniers les personnes dont on vient de parler et quelques autres qui se rendirent de bonne guerre (grâce?), en voyant qu'il était inutile de combattre, la résistance ne servant qu'à exalter les Mores davantage et à les provoquer à plus de rage et de rigueur.

Outre ces captifs, l'ennemi gagna de nombreux trophées, des bannières, tambours, trompettes, et toutes espèces d'armes offensives ou défensives, arquebuses, arbalètes, lances, piques, halberdards, javelots, pertuisanes, tromblons (templones), épées, poignards, cuirasses, cottes, épaulières avec leurs morrions, cabassets et... .. rondaches, pavois et écus de cette époque; indépendamment de beaucoup d'autres dépouilles qui furent étalées en triomphe dans Oran, où les Espagnols les ont trouvées quand ils s'emparèrent de cette place.

Bien souvent, après ladite conquête, nous autres soldats de la garnison, passant par le ravin de Fistel ou y faisant halte, nous avons trouvé sur le champ de bataille des carquois (caxquillos) pour flèches d'arbalètes, des fers de ceinturons et des ossements de chevaux, mais jamais aucun débris de squelette humain; parce que les indigènes avaient enlevé tous leurs morts pour les

enterrer et que, quant aux nôtres, laissés sans sépulture, après que leur chair eut servi de pâture aux animaux carnassiers, leurs os furent recueillis deux ans plus tard, immédiatement après la prise d'Oran, par ce même marquis de Comarès.

Du côté des Mores, il périt environ 3,000 hommes, à pied ou à cheval, à la bataille de Fistel, ainsi qu'il nous a été attesté par les propres fils des petits-fils des défunts.

Donc — pour revenir à notre récit — le marquis s'étant retiré du champ de carnage de la manière qu'on a rapportée avec cinq autres cavaliers, non compris Joan Nuñez et Martin de Argoté qui avaient fait tête aux Mores pour lui laisser le temps de s'échapper à la faveur de l'obscurité du brouillard, le marquis fuyait en compagnie de serviteurs bien résolus à le suivre dans la vie et dans la mort. Il était plus de midi, quand cette petite troupe se trouva fatiguée, hommes et chevaux, avant d'atteindre le sommet de la montagne. S'écartant alors sur la gauche, dans un ravin fourré de buissons très-épais — ronces et autres broussailles — en dehors du chemin qui suit la crête de la montagne, chacun se cacha pour son compte. Ils restèrent dans cette situation toute l'après-midi du lundi, 7 juin (1507), n'osant pas, à lumière du jour, reprendre le chemin de Mers-el-Kebir dont les passages pouvaient être occupés déjà par les Mores d'Oran et des environs. Mais, la nuit venue, ils s'y hasardèrent et arrivèrent au Fort le lendemain, deux heures avant l'aurore (1).

Ruy Diaz de Rojas et Fernando Holguin, l'alcade de la place, refusèrent de leur ouvrir la porte jusqu'à ce que le soleil fût levé et qu'il fit tout-à-fait clair, en exécution d'une consigne qui remontait à la conquête de l'endroit. Cependant, on y avait avis déjà du désastre de la colonne, car le jour précédent, le lundi, quatre ou cinq cavaliers mores étaient venus du côté d'Oran, auprès du rempart, avec un petit drapeau blanc, pour annoncer que le marquis était perdu avec tout son monde. On n'ajouta

(1) On a déjà dit que les cartes ne donnent pas tous les noms de localités qui figurent en assez grand nombre dans ce récit. Nous faisons appel, à ce sujet, à nos correspondants d'Oran, qui sont à même d'étudier ces questions topographiques sur place et de retrouver des synonymes qui ont échappé au traducteur.

pas foi d'abord à ces paroles ; cependant (l'incrédulité fut ébranlée), quand on vit la nuit venir et se passer sans que la colonne arrivât ni même parût sur le sommet de la montagne. Mais quand le retour du marquis avec cinq hommes seulement (confirma la triste nouvelle), les petites gens — femmes et fils de soldats — qui étaient venus d'Espagne à Mers-el-Kebir et y avaient leur domicile, se mirent à pousser de grands cris, redemandant, celles-ci, leurs maris, ceux-là, leurs pères. Pour ne plus entendre ces voix désolées, le marquis alla s'enfermer dans une chambre d'où il ne sortit pas de plusieurs jours ; et il ordonna aussitôt, par cri public, que personne n'eût à sanglotter, ni crier, sous peine d'encourir sa disgrâce.

Le pauvre marquis, grandement affligé lui-même, ne voulait point manger, ni dormir ni prendre aucun repos, malgré les considérations et les exhortations de Ruy Diaz de Rojas, qu'il avait laissé dans la forteresse comme son lieutenant — ainsi que nous l'avons dit — et non Martin de Argote, comme prétend Luis de Marmol (1). Ruy Diaz était resté dans la place (pendant l'expédition), parce qu'il était alors faible et convalescent d'une forte maladie contractée là même et par suite de laquelle il marchait encore appuyé sur un bâton. Il suppliait donc le marquis lequel vivait dans la retraite, atteint au plus profond de l'âme par cette grande perte de son monde et de sa réputation. Car Dieu ne veut pas et ne permet point que l'homme obtienne ici bas une gloire entière et en jouisse, relativement aux avantages qu'il gagne ou aux victoires qu'il remporte sur ses ennemis ; mais toujours, tôt ou tard, il ne manque pas de les tempérer par quelques pertes ou échecs qui domptent les heureux et leur font connaître qu'ils ne sont pas plus que les autres hommes (2).

Alexandre le Grand, le fameux Annibal et beaucoup d'autres illustres capitaines ont connu ces retours de fortune dont nous ne voulons pas rappeler ici la forme, le pourquoi et le comment,

(1) V. Marmol, 2^e partie, fol^o 194, 3^e colonne — Édition espagnole.

(2) Voici le texte de ce passage, qu'il a fallu traduire un peu au jugé : Los años de aguar tarde o temprano con algunas perdidas que les azen dominar y colocar por de otro valor de hombres. On a respecté ici, comme ailleurs, l'orthographe de l'auteur.

pour ne pas mêler à cette histoire des matières qui lui sont étrangères. Nous voulons seulement montrer que sur le meilleur drap il peut tomber une tache.

Ainsi, il y a bien lieu de s'étonner que le marquis de Comarès, prudent soldat et grand capitaine à l'égal de l'autre Fernando Gonzalo de Cordoba, son parent et contemporain, se soit lancé pourtant dans une expédition aussi inconsidérée, au milieu d'une pareille multitude de Mores, dans la banlieue même d'Oran, en vue et à la face de cette ville (1). Car l'entreprise était téméraire et périlleuse, même en terrain uni et ras, à plus forte raison, au cœur d'une haute et âpre montagne, coupée de précipices sur ses deux versants, pleine de broussailles épaisses et n'ayant que d'étroits passages. Il fallait que le marquis de Comarès se figurât avoir mis un clou à la roue de la Fortune et que cette déesse, constamment favorable, lui donnerait toujours la victoire comme par le passé. De fait, la convoitise l'aveugla et l'induisit à entreprendre cette imprudente expédition, semblable à d'autres que fit ensuite dans ce pays le comte Martin d'Alcaudete et dont la dernière, celle de Mostaganem, causa sa mort (1558).

Le petit-fils de notre marquis de Comarès et le dernier fils dudit comte Martin, de même nom que lui et qui jouit du titre de marquis de Cortès, imita en cela son aïeul : quoiqu'il ait été le plus prudent et valeureux capitaine général qu'Oran ait possédé et se soit montré fort expérimenté dans ce genre de guerre, il ne laissa pas de s'aventurer dans deux ou trois échauffourées (borrunbadas) et sorties analogues à celle de Messerguin et où son monde et sa personne coururent les risques d'un désastre (comme celui de Fistel) et ce fut miracle s'il s'en tira bien, comme on le verra dans cette histoire.

C'étaient là, en somme, des entreprises inconsidérées et excusables, car ceux qui les hasardaient connaissaient toute l'éten-

(1) Suarez semble faire allusion ici au corps des deux mille cavaliers réguliers d'Oran dont il été parlé précédemment, et qui paraissent avoir en effet déterminé la victoire des Mores. Mais il est juste de rappeler que le marquis de Comarès ne vint pas volontairement près et en vue d'Oran ; les difficultés de terrain l'y amenèrent, en le forçant d'appuyer beaucoup trop à droite dans sa retraite.

due des dangers dans lesquels ils se jetaient, de même que le peu d'intérêt qu'il y avait à les braver, surtout quand rien ne forçait à le faire. Ainsi, rien n'obligeait notre marquis de Comarès à se risquer hors de Mers-el-Kebir, au milieu de populations nombreuses, au péril évident de sa personne et des siens. Car il était parfaitement connu que les Mores lui couperaient le passage en beaucoup d'endroits de la montagne, à la montée et à la descente, ainsi que cela était arrivé de son temps aux chrétiens d'Antequera, quand ils franchirent la montagne dans le combat de Malaga, comme nous l'avons raconté dans le chapitre...

La même chose arriva après la prise de Bougie, lorsque cette place avait pour alcade Pedro Alfán de Ribera, de la ville d'Entrera, en Andalousie. Ce gouverneur, sorti inconsidérément avec son monde pour faire une razia, trouva à son retour les passages occupés par l'ennemi qui lui tua tous ses gens. Il ne rentra dans Bougie que ledit alcade et deux autres cavaliers qui, à grand'peine et grâce aux jambes de leurs chevaux, se tirèrent de la bagarre.

Nous nous abstiendrons de rapporter ici beaucoup d'autres déroutes semblables.

Bref, si le marquis de Comarès voulait discipliner et aguerrir ses soldats (nouveaux venus), il devait peu à peu les former aux sorties et escarmouches avec les Mores hostiles, car il ne manquait pas de ceux-ci qui couraient le pays jusque sous les remparts de Mers-el-Kebir et qu'il fallait tenir éloignés de la place, ce qui aurait bien pu se faire au moyen de sorties, exécutées par des détachements de nouvelles troupes. Celles-ci auraient eu, d'ailleurs, un autre moyen de se former en fournissant des escortes pour aller, à quelque distance, protéger les corvées de bois et autres choses nécessaires à la garnison ; cela eut fourni aux conscrits des occasions suffisantes de voir les Mores en face et de lutter avec eux. Il aurait fallu consacrer quelques mois ou quelques années, si c'était nécessaire, à cette instruction pratique, afin d'avoir des hommes bien disciplinés, bien habitués à ne pas craindre les Africains, dans quelque entreprise que l'on voulût tenter à l'improviste avec eux sur Oran, après, toutefois,

que l'on aurait bien observé et considéré la manière de s'y prendre.

Telle est la marche que devait suivre le brave marquis de Comarès, au lieu de se jeter étourdiment et à découvert parmi les ennemis allant les razer avec des soldats novices, non habitués à la manière de combattre les Mores ni à leurs cris.

(Mais revenons à notre narration)

Par le brigantin, mouillé dans le port, le marquis envoya la nouvelle de son échec de Fistel et de la perte de son monde à la reine doña Joana, à Burgos ; il fit à ce sujet un courrier spécial par la voie de Cartagène où il dirigea le navire. Il écrivit aussi au marquis de Los Velez et à celui de Mondéjar, capitaine général du royaume et de la côte de Grenade, pour qu'on lui envoyât quelques troupes par tous les moyens maritimes à leur disposition, afin d'aider à garder la place de Mers-el-Kebir, en attendant que la reine et son gouvernement fissent davantage, comme ils firent tous, en effet. Le secours des marquis arriva le premier, parce qu'ils étaient plus à portée de la mer, et parce que Comarès avait insisté auprès d'eux sur le besoin qu'il en avait ; on le lui envoya sur cinq ou six brigantins de Cartagène et de Vera, qui arrivèrent presque tous en même temps, dans les premiers jours du mois d'août, à Mers el-Kebir, où ils furent bien reçus du marquis et de la garnison.

Le dimanche matin 8 août, le Marquis fut informé qu'on préparait sur la plage d'Oran trois barques avec beaucoup de Mores de cette ville qui se disposaient à aller chercher des melons à Canastel. Sur ce, il ordonna de tenir prêt son brigantin et ceux qui avaient amené les renforts ; et y mettant des gens de guerre, il leur ordonna de sortir de nuit du port et d'aller se placer en embuscade entre Oran et Canastel pour prendre lesdites barques au passage. Il avait fait arborer à ces brigantins des pavillons et des flammes bleues et jaunes à la moresque comme ont coutume de faire les Indigènes de Bone et de Mostaganem, et ainsi que faisaient ceux d'Oran et de Mers-el-Kebir, quand ces places appartenaient aux Mores. Il voulut aussi que les gens embarqués sur lesdits brigantins fussent habillés à la moresque avec

des *Cherivias* (1) rayées, des bonnets et des camisoles rouges. Il désigna comme chef de cette escadrille Ruy Diaz de Rojas, qui se portait bien alors et avait recouvré ses forces. L'expédition arriva trop tard au lieu d'embuscade et les barques d'Oran étaient déjà à Canastel, où elles étaient allées précisément la même nuit que les nôtres sortaient de Mers-el-Kébir. Ruy Diaz les attendit dans une crique ou cale (2) qu'on appelle Mazagarvin (Mersa Garbin ?) et d'où on les prit comme elles revenaient à Oran chargées de melons et de passagers ; on y captura, en tout, 58 personnes, dont deux femmes et trois juifs. Ces derniers étaient venus d'Espagne en Berbérie, lors de l'expulsion générale de leur nation par les rois catholiques. Le Marquis leur donna la liberté, mais il garda les Mores comme esclaves.

VI

Attaque de Mers-el-Kébir.

Cependant, les jeunes musulmans d'Oran et des alentours, venaient presque journellement insulter les environs et le terrain même de Mers-el-Kébir, surtout depuis que la victoire de Fistel leur avait fait perdre toute crainte, car il leur sembla, dès-lors, que rien ne serait en état de leur résister dans la place et qu'ils pourraient même la prendre en plein jour, à escalade ouverte. Cette confiance alla si loin que le Caïd général d'Oran résolut de tenter la chose en personne avec les gens de guerre dont il disposait. Après avoir bien cherché le moyen d'attirer les chrétiens de Mers-el-Kébir hors de la place et de les dévoyer, il s'arrêta au plan que voici : On amènerait les Espagnols à entre-

(1) Ce paraît être une de ces tuniques comme les Mozabites en fabriquent.

(2) Marmol donne ce nom sous la variante *Marça Gerbin*, mais il l'applique au lieu où le marquis de Comarès fit sa malencontreuse razia du 7 juin 1507 et que Suarez appelle Mazarguin (Messerguin). Marmol est évidemment dans l'erreur. Il reste à savoir à laquelle des criques, situées entre Oran et Canastel, on doit attribuer le nom de Merça Garbin. Les cartes ne fournissent presque aucune indication sur cette partie du littoral.

prendre une *razia* un peu moins loin que la dernière, et on organiserait sur leur route une embuscade pour les passer tous au fil de l'épée, comme au ravin de Fistel ; puis, aussitôt, on viendrait donner l'escalade à Mers-el-Kebir, au cœur de la nuit. Tel est le plan qui lui fut suggéré par un mudejar d'Espagne.

S'étant arrêté à ce projet, le caïd général d'Oran, envoya secrètement à Mers-el-Kebir un espion double (1), un arabe des tribus environnantes, pour insinuer au Marquis qu'il pourrait aisément faire une bonne prise, sans aucun danger, sur un douar de Mores hostiles, alors campés près de là, en haut de la montagne (de Guiza), sur le plateau. Presqu'en vue du Fort, disait l'espion, ce douar se trouvait dans un endroit où l'on n'avait pas à craindre d'être attaqué par les gens d'Oran et de ses environs et d'où l'on pouvait revenir sains et saufs à Mers-el-Kebir, sans aucune perte.

Pendant que le double espion allait trouver le Marquis de Comarès, ce même caïd députait un autre indigène aux villages de Carraza, Bozifar, etc., — lesquels avaient cessé d'être soumis à l'Espagne, depuis la déroute de Fistel, — leur portant l'ordre de se tenir prêts, eux et leurs armes, pour le jour où il les appellerait à en finir avec les chrétiens de Mers-el-Kebir et à recouvrer cette place.

Mais ces ruses et mouvements du caïd général d'Oran furent en pure perte, parce que le Marquis reconnut aussitôt le double jeu de l'espion qu'il fit arrêter tout d'abord ; puis, ayant appris, à d'autres sources indigènes, qu'il n'y avait aucun douar hostile au lieu désigné, il ordonna d'attacher cet homme à un poteau, hors de la forteresse, en vue d'Oran et le fit cribler tout vif de flèches et d'arquebusades. Dans la nuit, des oranais enlevèrent le corps de ce misérable pour lui donner la sépulture.

Le caïd général, se voyant ainsi deviné et considérant d'autre

(1) Dans la garnison espagnole d'Oran, on appelait *espia doble* celui qui, se présentant aux Chrétiens pour leur indiquer un douar à piller, était au fond envoyé par les gens même dudit douar pour faire tomber les chrétiens dans un piège. Jouant, en effet, un jeu *doble*, qui ne leur réussit que trop souvent, ces doubles traîtres méritaient bien l'épithète par laquelle on les distingue de l'espion ordinaire.

part qu'il avait mis ses gens sur pied, en armes, et poussé le cri de guerre contre Mers-el-Kebir; de sorte que s'il les congédiait sans les employer à aucune démonstration défensive, cela produirait un très-mauvais effet et qu'il pourrait ne plus les trouver disposés, une autre fois, à se réunir pour quelque entreprise analogue, il prit la résolution de marcher à leur tête sur la forteresse de Mers-el-Kebir. Il sortit donc avec plus de dix mille cavaliers et vingt mille fantassins qui couvraient les crêtes de la montagne et son versant nord, jusqu'à la mer et à la plage du port, par où la majeure partie d'entre eux cheminaient résolument droit sur la forteresse, qu'ils avaient la conviction d'emporter sans aucun empêchement. Et cela parce qu'à leur tête marchaient les marabouts d'Oran, chacun avec sa bannière, tous dirigeant les champions de la guerre sainte, les animant et promettant un pardon général des péchés à ceux qui mourraient dans l'entreprise. Mais comme le chemin pour accéder à la place est étroit et abrupte (*laderoso*), les Oranais furent obligés de s'allonger en files interminables au lieu de marcher en bataille, comme ils avaient fait jusque-là.

Le marquis bien préparé, ainsi que son monde, et avec son artillerie toute prête de ce côté, laissa venir leur avant-garde jusqu'à portée d'arquebuse de la muraille, dont les portes avaient été fermées à leur approche. Au seul aspect de cette grande multitude de combattants, dont jamais pareil nombre ne s'était montré dans les affaires antérieures, il avait aussitôt pénétré leurs desseins contre Mers-el-Kebir. Aussi, quand il vit le moment venu d'agir, il commanda une décharge générale de l'artillerie et de la mousqueterie sur la tête de colonne des Mores, décharge qui y fit grand carnage et tuerie. Les marabouts qui se trouvaient en tête, psalmodiant à pleins gosiers sous leurs bannières rouges, vertes et bleues, furent les premières victimes; le reste, à cette résistance imprévue, tourna vivement les épaules et se prit à fuir, se poussant les uns les autres pour échapper plus vite à la furie du canon qui ne cessait d'envoyer ses volées. Afin de rendre les décharges encore plus efficaces, le marquis avait placé toutes les pièces sur le front d'attaque et du côté de la montagne. Les projectiles faisaient d'autant plus de mal que le chemin suivi for-

ément par les Mores pendant la marche en avant et dans la retraite est entièrement rocheux, de sorte que les éclats de pierre tuaient autant sinon plus de monde que les boulets eux-mêmes. Beaucoup aussi moururent étouffés dans les étranglements des défilés où s'entassait la foule des fuyards. C'est ainsi que cette tourbe d'assaillants dût reprendre, bien malgré eux, le chemin d'Oran en laissant un grand nombre de leurs tués et blessés sur les pentes de la montagne.

Il y avait alors dans Mers-el-Kebir cinq cents hommes, tant de la garnison primitive que de ceux envoyés récemment comme secours (1), bien que le Caïd général se fût imaginé que la place était (à peu près) déserte. Malgré cette pensée, le gouverneur n'osa pourtant pas s'en approcher et se tint au loin, en vue de sa troupe, pour observer comment tourneraient les choses. Quand il vit son monde s'enfuir pour échapper aux furieux ravages de l'artillerie espagnole, il tourna bride aussitôt vers Oran, en disant à part lui : « (Décidément) on ne peut pas recouvrer ainsi la » forteresse de Mers-el-Kebir, alors qu'elle est en état de se défendre en vomissant le feu et le fer ; il faut un autre plan et » d'autres moyens pour s'en emparer. » Il rentra donc en ville très-confus et surtout fort enragé à cause du nombre des guerriers qu'il laissait morts derrière lui, un de ses fils, entre autres, et quelques parents. Dans sa fureur, il voulut d'abord faire tuer tous ses captifs chrétiens, spécialement les prisonniers de Fistel. Il l'aurait fait certainement, si les familles des Mores pris sur les barques d'Oran revenant de Canastel et retenus à Mers-el-Kebir, n'étaient intervenues, de peur de représailles sur les leurs de la part des chrétiens. Il en fut détourné encore par plusieurs juifs nouvellement arrivés d'Espagne, lesquels connaissaient Martin de Argote et beaucoup de ses compatriotes alors esclaves comme lui à Oran. Mais ceux qui firent le plus d'instances en faveur de ces prisonniers de Fistel furent les trois juifs mis récemment en

(1) Le texte dit : Avia dentro de Marza elquibir a esta sazon hasta quinientos hombres de los que alli estaban y benieron de socorro como es dicho, aunque el alcayde genera de Oran entendia que estava la fuerza sola.

liberté par le marquis de Comarès, et qui avaient été pris, comme on l'a dit plus haut, sur les barques capturées entre Oran et Canastel. Tout ce monde s'accordait d'ailleurs à blâmer l'acte médité par le caïd général et à le qualifier de vengeance pusillanime.

A la nouvelle de la perte des troupes qu'elle avait envoyées au marquis de Comarès et de celles qui avaient composé la garnison primitive de Mers-el-Kebir (1), la reine Doña Joana remit les affaires de cette forteresse et tout le reste à Fray don Francisco Ximenès, archevêque de Tolède, qui gouvernait les royaumes de Léon et de Castille à sa place, par suite de la mort de son mari Philippe I^{er} (2). Le bon prélat pourvut aussitôt au nécessaire en envoyant l'ordre immédiat, au nom de ladite reine, au marquis de Velez et au corrégidor de Murcie et de Cartagène de faire lever municipalement (concegilmente) cinq cents hommes de guerre armés qu'on dirigerait sur Mers-el-Kebir, additionnellement à ceux que ledit marquis de Los Velez et celui de Mondejar écrivaient avoir envoyés, sur première réquisition, à cette forteresse, en vertu de l'urgence signalée par le marquis de Comarès.

L'archevêque ordonna également aux pourvoyeurs de la marine, à Séville, Malaga et Cartagène, d'envoyer à Mers-el-Kebir toutes les provisions et victuailles (nécessaires), ainsi que de l'artillerie avec ses attiraux, des armes et munitions; comme aussi de l'argent pour la solde de la troupe et celle allouée au Marquis pour sa charge et en raison de ses autres places qu'il avait demandé bien approvisionnées et payées.

(1) On a vu, à la fin du paragraphe de la conquête de Mers-el-Kebir, que la garnison espagnole de cette place ne fut d'abord que de mille hommes d'infanterie et d'un petit nombre de cavaliers, et que le renfort de 5,000 hommes, envoyés plus tard par la reine Jeanne, porta son effectif à plus de 6,000 hommes. Or, comme, après la déroute de Fistel et malgré les envois d'hommes, des marquis de Los Velez et de Mondejar, il ne se trouva plus que 500 soldats à Mers-el-Kebir, on en peut conclure que la perte des Espagnols avait été d'environ 6,000 hommes dans cette affaire.

(2) La reine Jeanne, on le sait, perdit l'esprit après la mort de son époux, et ne régna plus que nominalement, d'où elle fut appelée Jeanne la Folle.

Lorsqu'on eut pourvu à ces choses, la forteresse de Mers-el-Kebir commença à être plus redoutée des Indigènes qu'auparavant; parce que sa garnison opérait ses razias avec des précautions extrêmes et une grande vigilance, dirigée souvent par Ruy Diaz de Rojas qui courait toute la montagne de Guiza, obligeant ainsi tous les villages mores de la contrée à redemander l'aman et à redevenir amis des chrétiens, en dépit du Caïd général d'Oran et de ses marabouts. Quant aux villages des environs, qui persistèrent à rester hostiles, la razia fut leur châtiment et les bestiaux qu'on leur enlevait fournissaient de la viande à la place. On allait aussi plus loin qu'avant faire du bois et chercher les autres objets nécessaires. D'ailleurs, les Mores pacifiques venaient d'eux-mêmes vendre beaucoup de denrées aux chrétiens. Le trafic qui en résultait, l'espèce de marché qui se tenait à cet effet, avait lieu en dehors de la place, dans un endroit désigné *ad hoc* et qu'on appelle en arabe *zoco* (سوق), ce qui signifie place de marché.

Ils y apportaient du blé, de l'orge, toute espèce de viande sur pied, du miel, du beurre, des poules, des fruits et beaucoup d'autres choses qu'ils vendaient à très-bon compte aux chrétiens, car ils faisaient très-grand cas des réaux d'Espagne. Dans l'intérêt de ces relations, le marquis avait défendu de maltraiter, de la langue ou des mains, aucun des mores ou juifs qui y venaient vendre leurs denrées, prescrivant de leur payer le juste prix et selon leur usance. Aussi, le commerce s'y augmentait chaque jour, les Mores se disant de l'un à l'autre les bons traitements des chrétiens qui se conduisaient à leur égard en gens de parole, raisonnables et justes. La mouture du grain se faisait à Mers-el-Kébir dans quelques moulins à manège (Tahona) établis par les chrétiens ou au moyen de petits moulins à bras à la moresque, afin d'avoir du pain frais, au lieu du biscuit qui se mangeait en général autrefois et qui venait d'Espagne, principalement par la voie de Malaga. La place se trouvait donc ainsi approvisionnée de tout ce qui était nécessaire pour sa bonne garde.

Les Mores se louaient beaucoup de la libéralité des Espagnols dans leur négoce. Jamais, jusque là, ils n'avaient traité avec eux, mais avec d'autres nations qui venaient commercer dans ce port.

général, français, italiens, vénitiens; et les insulaires de la méditerranée, siciliens, sardes, corse et majorquins. Mais ils avaient eu peu de relations avec les Espagnols, lesquels depuis un petit nombre d'années seulement avaient reconquis sur les mores andalous le littoral sud de l'Espagne dans les royaumes de Grenade, Murcie et Valence. Les catalans seuls avaient pu négocier à Mers-el-Kebir avec leurs navires; là les indigènes achetaient ainsi qu'à Oran avant comme après la conquête chrétienne des draps fins d'Espagne, surtout les rouges, verts foncés, bleus et aussi les bonnets rouges (1). Les mores donnaient en échange des cuirs de toute espèce, frais ou tannés; quantité de cire, laine, des dattes, au printemps alors qu'elles arrivent du Sahara, d'où l'on amenait aussi pour les vendre quelques esclaves noirs, mais pas autant qu'après la conquête d'Oran.

Les trafiquants indigènes n'étaient admis à Mers-el-Kebir avec aucune espèce d'armes; ils devaient les laisser à une portée d'arbalète en arrière d'après une des conditions exprimées dans leurs sauf-conduits. Nul d'entre eux ne pouvait non plus entrer ni essayer d'entrer dans le fort, avec ou sans armes, s'il n'était porteur d'un ordre de l'Alcade, sous peine d'être fusillé par les sentinelles du rempart et de la porte ou par n'importe lequel des factionnaires placés à portée d'arbalète autour de l'emplacement du marché afin d'y prévenir tout désordre.

C'est ainsi que Mers-el-Kebir était approvisionné par les mores du Guiza ou des environs d'Oran, lesquels ne pouvaient entrer dans le fort ni en sortir avec une charge, si ce n'est du côté qui regarde Oran et par un étroit défilé. A peine si dans les autres parties de cette montagne abrupte des piétons agiles peuvent cheminer. Or, dès que les Espagnols furent en possession de Mers-el-Kebir, ils établirent sur la cime de cette montagne une garde

(1) Le texte dit : Solo catalanes tuvieron tiempo tratar en Marzalquivir con sus naves donde tambien compraban a ora los Moros siendo ganada de christianos y antes paños finos de España expeciallymente colorados verdes escuros y azules y lo mismo bonetes colorados y en trueque dello daban corambre de todas maneras crudo y cortido, etc.

Devant les incertitudes de ce texte, il est impossible de garantir la traduction.

qui a été maintenue sans interruption jusqu'à nos jours ; précaution très-nécessaire et commandée par la vigilance dans ce lieu où l'on découvre (au loin) la terre et la mer, les gens et les navires qui passent. On a ainsi nouvelle de tout en temps opportun, ce que doivent toujours rechercher de prudents capitaines dans de semblables forteresses et emplois.

Les Mores n'apportaient rien à Mers-el-Kebir par mer, parce que la conquête espagnole de cette place avait mis fin au cabotage qui se faisait entre elle et Oran; voyant dès-lors, qu'ils ne pouvaient plus dominer sur ce littoral, ils ne se préoccupèrent pas davantage d'avoir un plus grand nombre de barques ou autres bâtiments à rames. Leur unique souci fut donc de veiller avec soin à la garde d'Oran après la prise de Mers-el-Kebir, période de trois années pendant laquelle ils vécurent en continue crainte et défiance des chrétiens qui, enfin, ainsi qu'on va le voir, emportèrent cette ville par les moyens mêmes que les mores comptaient employer pour la défendre.

Pour traduction,

A. BERBRUGGER.